

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 24

Artikel: L'apparence
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188272>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sabeth, l'œuvre magistrale de Liszt, sera exécutée par la Société de Ste-Cécile, le Chœur d'Hommes, le Männerchor et les Orchestres de Lausanne, Vevey, renforcés par plusieurs amateurs de la ville et de l'étranger. Au nombre de ces derniers, il faut citer tout particulièrement M^{lle} Breidenstein, qui a chanté la partie de S^{te} Elisabeth à Zurich, il y a quelques années, en présence du grand compositeur, qui l'apprécie comme l'un des plus dignes interprètes de son œuvre. — Au total, plus de 500 exécutants. Nous avons rarement l'occasion d'assister à des concerts aussi grandioses et réunissant des éléments aussi distingués dans l'art musical, car, à ceux que nous venons de mentionner, viennent s'ajouter les noms bien connus de M^{lle} Keller, MM. Burgmeier, Friedländer, etc. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire de recommander cette solennité artistique, pour laquelle le temple de St-François sera sans doute trop étroit; aussi est-il très heureux que ce concert soit donné deux fois, afin que le plus grand nombre possible en puisse jouir. Il est important de faire remarquer à ceux qui, bien souvent, par pure prévention, s'effraient de la musique classique et prétendent n'y rien comprendre, que l'œuvre dont nous parlons renferme beaucoup de mélodies qui charment l'auditeur par leur caractère simple, populaire même.

Outre ces divers attraits, il en est un autre bien beau, bien agréable pour le public lausannois, celui de saisir cette occasion de témoigner à M. Herfurth, qui va nous quitter, toute la reconnaissance que nous devons à son infatigable dévouement, à son talent, dont le haut mérite a donné une impulsion puissante, incontestable au développement du goût musical dans notre ville.

A l'occasion de cette solennité artistique, à laquelle le célèbre compositeur hongrois a été convié, qu'on nous permette — c'est le rôle du *Conteur* — de placer ici une charmante anecdote :

Liszt se trouvait en passage dans une ville d'Allemagne où une jeune pianiste, qui allait donner un concert, s'était permis, pour allécher son public, de mettre sur l'affiche, au dessous de son nom : *Elève de Liszt*. Lorsque, tout-à-coup, elle fut informée de la présence de Liszt, elle en fut tout interdite, craignant l'humiliant affront qu'il pourrait lui infliger en dévoilant son artifice, car elle était très pauvre et devait entretenir sa vieille mère.

Loin de lui en vouloir, le maestro l'invita à se mettre au piano et à jouer un des morceaux de son programme. Quand elle eut achevé, il lui donna quelques conseils et lui dit : « Eh bien, mademoiselle, maintenant vous êtes une élève de Liszt, et même vous pouvez annoncer que votre maître exécutera, à la fin du concert, un ou deux morceaux de sa composition. Inutile de dire la joie de la jeune artiste et le succès inattendu de son concert.

Liszt est né à Reiding (Hongrie) le 22 octobre 1811. A 6 ans, l'enfant commençait l'étude du piano et se produisait en public trois ans après. Grâce à de hautes protections, il se rendit à Vienne, où il perfectionna son talent d'exécution et reçut des leçons d'harmonie et de composition. Dix-huit mois plus tard, il se présentait au Conservatoire de Paris,

où sa qualité d'étranger, dit-on, lui fit fermer les portes; mais, ne reculant pas devant cet obstacle, il se fit entendre dans plusieurs concerts donnés à l'Opéra et devint à la mode parmi les grandes familles du faubourg St-Germain. En 1824, il se rendit à Londres, où il eut de nouveaux triomphes, puis revint à Paris. Confiant dans son génie, il écrivit en très peu de temps la partition d'un opéra dont la représentation fit un fiasco éclatant, ce qui l'engagea à regagner pour quelque temps l'Angleterre. De retour en France, il perdit son père à Boulogne, se livra dès lors à un travail opiniâtre, et pendant plusieurs années rompit ses doigts à toutes les difficultés du piano.

Une grave maladie, suivie d'une longue convalescence, le jeta dans le mysticisme religieux. Mais, revenant tout-à-coup à d'autres idées, il reparut plus triomphant que jamais dans une séance de la Société des concerts du Conservatoire (avril 1835) et l'opinion des artistes le plaça définitivement au rang des plus célèbres pianistes. Dès lors, sa réputation ne cessa de grandir.

Pendant un séjour qu'il fit à Rome en 1864, le célèbre artiste sentit se réveiller avec intensité les sentiments religieux qui s'étaient emparés de lui dans sa jeunesse, et se décida tout-à-coup à entrer dans les ordres. Il fut tonsuré dans la chapelle du Vatican le 25 avril 1865. Dès lors, l'abbé Liszt n'a plus écrit que de la musique d'église. — Liszt a eu deux filles, dont l'une épousa M. Emile Olivier et l'autre le compositeur Wagner. Il a été nommé commandeur de la Légion-d'Honneur en 1861.

Parmi les critiques qu'il s'est attirées, cet artiste, qui n'a jamais rencontré et ne rencontrera probablement pas de rival en exécution, il faut citer, entre autres, celle de la mise en scène, qui a été son grand faible, surtout dans ses débuts : « Voyez-le, disait Scudo, faire son entrée dans un concert public; il jette ses gants au garçon de salle, puis s'assied avec fracas. Il promène son regard dominateur sur l'auditoire, le fixe tour à tour sur chacune de ses dévotes, qu'il tient immobiles sous sa prunelle ardente, comme un vautour fascine de timides colombes. Enfin, il pose ses mains sur le clavier, et, tout en roulant son tonnerre et en lançant sa foudre, il possède assez de sang-froid pour voir et entendre ce qui se fait autour de lui. Quand il ne joue pas, il parle, gesticule, bat la mesure, arpente la scène et accapare l'attention d'une manière quelconque. Quand il joue, pieds, mains, front, yeux, cheveux même se mettent de la partie, et de toute cette agitation corporelle il résulte un effet des plus disgracieux pour l'auditeur sérieux, rebelle aux effluves magnétiques que projette sans relâche l'artiste so-disant inspiré. »

L'apparence.

« Ne sè faut pas fiâ à l'apparence, » desont dza lè vilhio, et se cein étai veré lè z'autro iadzo, l'est onco bin pe veré à l'hâora d'ora, iò on derâi que lè dzeins n'ont couson què dè fèrè einclairè que sont cein que ne sènt pas. Preni les z'ons, preni lè z'autro, l'est tot lo mémo diablio: lè retsâ sè diont pourro cou-

meint Jobe, et clliào que n'ont rein sè volliont féré passà po dâi dzeins à l'ao z'ése ; et porquière ? lè z'ons po pas ètrè d'obedzi dè féré lè genereux et po poâi ravaudâ cein que martchandont, et lè z'auto po sè féré crairè oquière, kâ l'est veré dè derè qu'ao dzor dè voâi, clliào qu'ont dè l'ardzeint sont oquière, et clliào que n'eint n'ont min ne sont rein. L'est po cein qu'on vâi tant dè dzeins que n'ont pas pi adrâi cein que l'ao faut po vivrè, féré dâi dettès po sè veti coumeint dâi monsus et dâi dames, et que mépresont clliào bons z'haillons dè grisette et dè tredaina dâi z'auto iadzo pace que sè peinsont que 'na veste dè milanna lè farâi passà po pourro et que ne volliont pas que sâi dè l'étrè. Assébin quand vo vâidè on galé luron, bin revou, lo tsapé su l'orolhie et su lo cotson, lè canons dè sè tsaussès dein sè bottès quand fâ on bio selâo, avoué onna cigara à torailli et on corbin pè la man, sè faut soveint démaufiâ ; lo lulu voudrâi féré encrairè à cliào que lo cognassont pas que son père est po lo mein on assesseu qu'a on appliâ, qu'a dâo bin à selâo, et dâo papâi dein lo bureau, et la mâiti dâo teimps lo pétaquin n'est qu'on bedan que n'a pas pi payi ni lo tailleur et ni lo cordagni.

Et quand vo vâidè clliào galézès grachâosès d'ora, avoué l'ao cheveu pegni coumeint dâi conoliès d'étopès, dâi tsapés eimpliômâ et tot eincocardâ, dâi robès compliquâières avoué dâi gros mougnonns pè derrâi et 5 à 6 pincès pè lo bas, min dè fâordâi, dâi tot petits paraplodze po lo selâo, ne derâi-t-on pas dâi felhiès d'empereusès, que dussont avâi gaillâ à preteindrè ? Eh bin, mau lâi sè fiâ ! et quoui sâ bin pou se dézo cllia balla roba dè duchesse ne lâi a pas on gredon tot dépenailli, on cotillon repè-tassi et onna tsemise ètrejâ !

Ora, n'est pas rein què pè lè z'haillons que lè dzeins àmont se bragâ : ne volliont pas que sâi dè dè féré certains z'ovradzo. Essiyi-vâi dè féré portâ onna lotta à ion dè clliào pétaquins, et dè féré remèssi que dévant à iena dè clliào gourgandinès ! L'ein ariont vergogne, clliào merdâo.

Et quand s'agit dè cein que pâovont féré, n'y ein a min coumeint leu. S'on parlè dè sè tapâ, lo premi que l'ao vint cresenâ est su d'avâi se n'affèrè à tot fin ; mâ quand lo momeint est quie, l'est on outra quuestion. Se faut féré on ovradzo molési, sâvont adé espliquâ ài z'auto coumeint faut s'ein preindrè ; se canquon n'a pas réussâi à féré oquière, c'est on imbécilo ; se l'ont du s'âidi cauquière part, rein ne sè sarâi fé sein leu ; enfin quiet ! lè z'auto sont dâi taborniè et dâi fotus-bêtes. Et l'est dinsè qu'à lè z'ourè sont dâi z'autrolulus què lè z'autrès dzeins, et sè crayont qu'on est prâo bête po ne pas vâirè que l'ont mè dè braga què dè fé, et po ne pas peinsâ que ne sont què dâi toupins, asse malins qu'on certain blagueu qu'étâi z'u ein tsemin dè fai avoué sa fenna et qu'avâi prâi dâi troisièmès. Quand furont dein lo wagon, la fenna tagnâi son beliet vert à la man, quand se n'hommo lâi fâ :

— Vao-tou catsi ton beliet, tsanca dè bedouma, as-tou fauta dè féré vâirè ài dzeins qu'on va dein lè troisièmès !

Et lo lulu ne sondzivè pas que l'étiot dein on wagon reimbouâ ein sapin.

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

III

Cinq jours après le naufrage, on retrouva le cadavre du sauveteur sur les bancs de Honfleur. Sir Plough fit les frais des funérailles. Toute la population maritime y assista.

A l'issue de la cérémonie, sir Plough retint les quatre braves ; il les ramena à son hôtel, où un déjeuner, commandé la veille, les attendait.

Huit couverts étaient mis ; trois pour sir Plough, son fils, et son matelot, quatre pour les sauveteurs ; un huitième marquait la place du mort.

Chacun des quatre sauveteurs trouva dans sa serviette un cahier de dix billets de mille francs que sir Plough avait mandés par télégraphe à son banquier.

En présence de cet argent, les quatre marins, un peu froissés, s'écrièrent ensemble :

— Le déjeuner soit, nous l'acceptons, mais permettez-nous, monsieur, de refuser l'argent : le dévouement ne se paie pas.

Et ils déposèrent poliment, en cahiers, les billets de banque devant l'assiette de sir Plough.

— Toujours les mêmes, ces diables de Français ! dit vivement en anglais celui-ci à son fils.

Le repas, arrosé par les meilleurs vins de France, fut aussi gai que la situation le favorisait. Ceux qui voient la mort de près et si souvent ont bien le droit de s'étourdir. Le vin échauffa les têtes ; tous racontèrent jusque dans leurs moindres détails les péripéties du sauvetage. Sir Plough demanda quel était celui d'entre eux qui l'avait sauvé. Il était présent, mais il ne répondit rien.

— Devant le danger, monsieur, dit le plus âgé, maître François, patron du canot de sauvetage, nous sommes égaux et solidaires ; nous savons bien qui de nous vous a sauvé, mais comme nous avons travaillé ensemble, celui-là ne se fera pas connaître. Souvenez-vous seulement que ceux à qui vous devez la vie, vous et votre fils, sont des sauveteurs du Havre.

— Alors, dit sir Plough, puisque vous êtes aussi délicats que braves, je ne vous parlerai plus de moi, mais de mon fils, lequel de vous l'a sauvé ?

— Ah ! celui-ci, nous pouvons le nommer, c'est lui. Et tous désignèrent du doigt l'assiette de l'absent. C'est Pierre Lemardroic. Votre jeune homme, dans ses crispations, avait saisi Pierre à la gorge, il l'étouffait et le paralysait ; au moment d'aborder notre canot, Pierre, à bout de force, lâcha la bouée, mais non le jeune homme, que l'un de nous put alors empoigner et coucher dans la barque. Quant à notre pauvre camarade, dans la confusion des manœuvres, il avait reçu un coup d'aviron sur la tête, qui le blessa : son sang rougit l'eau, nous le cherchâmes pendant un quart d'heure sans pouvoir le trouver ; alors, sûrs de sa mort, nous avons pris la route du port, afin que la mer ne détruisit pas la bonne besogne que nous avons pu faire. Nous avons donné un homme pour trois, c'est deux de gagnés. (A suivre.)

THÉÂTRE — Mardi, 17 juin, une troupe parisienne donnera une représentation, dont le programme, très varié, comprend : *Le Maître d'école*, vaudeville en un acte ; *Les Saltimbanques*, comédie-vaudeville en trois actes ; *C'est pour ce soir*, à-propos en un acte, et divers *intermèdes comiques*. — Rideau à 8 heures. — Au nombre des artistes de cette troupe, on lit le nom de M. *Baron*, l'excellent comique des *Variétés*.

L. MONNET.